

10 000 KM

UNE COURSE SACRÉE À TRAVERS LES TERRES
VOLÉES DES INDIENS D'AMÉRIQUE

NOÉ ÁLVAREZ

Traduit de l'anglais (États-unis)
par Charles Bonnot



**Bienvenue à la prière la plus
longue du monde. Elle se fait
en courant.**

RÉSUMÉ Noé Álvarez, fils d'ouvriers, reçoit sa lettre d'admission à l'université comme une promesse d'ascension sociale. Mais la réalité le rattrape dès qu'il met un pied sur le campus et il décroche. Sa seule échappatoire à cet univers qu'il ne comprend pas : la course à pied. Alors, quand il entend parler d'un ultra-trail de 10 000 kilomètres du Canada au Panama, en faveur de la paix et de la dignité des communautés amérindiennes, il n'hésite pas une seconde. Il quitte l'université et s'embarque pour la course la plus longue de sa vie.

Une course spirituelle qui le reconnectera à ses racines et à la terre et fera de lui un homme fier.



« Raymond Carver, dont le père était ouvrier dans une scierie, a grandi à Yakima et s'est beaucoup inspiré de la rudesse de la ville pour raconter le désespoir. Noé Álvarez en fait autant dans son livre lyrique. *10 000 km* explore les nombreuses facettes de l'héritage d'Álvarez, arpentant les terres de Carver, tout en traçant un nouveau chemin. »

— THE NEW YORK TIMES —

NOÉ ÁLVAREZ d'origine mexicaine, est né Yakima dans l'État de Washington. Il a étudié la philosophie, la littérature et la géopolitique à l'université. Il vit aujourd'hui à Boston.

CONTACTS

ÉDITORIAL

Cyril Gay et Clémence Billault
01 56 03 92 39
contact@editions-marchialy.fr

COMMERCIAL, LIBRAIRIES, SALONS

Léonore Dautier
07 64 49 99 81
ldautier@groupeedelcourt.com

ATTACHÉE DE PRESSE

Nadia Ahmane
06 03 51 48 20
Nadia.ahmane@gmail.com



ISBN : 978-2-38134-032-6
300 P. - 21,10 €

EXTRAIT - 10 000 KM, une course sacrée à travers les terres volées des Indiens d'Amérique

Noé Álvarez

traduit de l'anglais (États-Unis) par Charles Bonnot

Quand le rythme de la vie de prolétaire me taillade comme un tesson de bouteille, je vais courir. Je cours pour déloger mes problèmes de l'endroit où ils ont élu domicile, et j'arrive au bord de la Naches en portant l'histoire de mes parents. Je cours à toute vitesse vers cet affluent de la Yakima jusqu'à ce que mes cuisses brûlent, jusqu'à ce que ma gorge soit libérée de ma colère, me frappant le visage et le torse pour ne pas oublier cette lourde chair : le fardeau d'être humain.

Je cours pour trouver la paix et pour activer un pouvoir en moi, martelant le trottoir chaud comme pour éteindre les flammes de mes pieds. Pour trouver du courage sur les rives de la rivière qui longe le parc de mobile homes, des sites couverts de graffitis, des brasseries et des gravières. La rivière et moi courons près de la scierie de Boise Cascade, avec ses piles d'arbres abattus. Nous courons près du panneau d'affichage qui dit : BIENVENUE À Y YAKIMA : LE PALM SPRINGS DE L'ÉTAT DE WASHINGTON, une périphrase destinée à cacher les réalités moins reluisantes de la ville.

Ici, à l'est de la chaîne des Cascades, là où le soleil brille environ trois cents jours par an, c'est mon désert, ma ville natale de Yakima. L'été, l'air se gonfle et la température dépasse les 35 °C. Meules de foin, relais routiers et troupeaux parsèment le paysage. Sur une grange cuisant sous le soleil sont peints les mots GOD BLESS AMERICA. Dans cette région, les riches sols volcaniques, retournés par les mains d'innombrables générations d'ouvriers agricoles – d'abord les Premières Nations comme les Yakamas, puis des peuples venus d'Europe, d'Afrique, du Japon, des Philippines et maintenant du Mexique –, ont fait de ces terres les premières productrices de pommes, de houblon, de cerises et de raisin au monde. C'est un paradis en surface, mais son histoire est bien sombre. C'est une région qui essore ses populations les plus vulnérables : les immigrés qui plantent et labourent.

Un jour, mes parents rejoindront à leur tour cette terre volcanique qui enrichit la région, cette terre que je caresse de ma paume au bord de la rivière, là où je me suis arrêté pour reprendre mon souffle.

Quand je repars, je martèle le sol de mes pieds et j'expire entre chaque foulée, à la périphérie des camps où des hommes et des femmes sans abri vivent dans des tentes, au milieu des broussailles jonchées de canettes de bière et de seringues. C'est le pays de Raymond Carver : une région où les récits de la classe ouvrière ont été forgés en nouvelles par un auteur local pour que le monde entier puisse les lire.

C'est ici, le long des rivières, des collines et des ghettos, que je viens le plus souvent pour réfléchir à ce que signifie être fils d'immigrés, à ce que signifie être issu d'un milieu ouvrier, et à ce que signifie courir et explorer la terre comme je l'entends. De trouver le pardon sur cette terre qui me donne parfois le sentiment de m'avoir brisé. De m'arracher du pays de Carver pour tracer mon propre chemin.